

Rapt de âme : démonologie du Projet.

Solen Briand

Juin 2018

Quand le langage n'est plus que le véhicule d'une manipulation idéologique et un instrument de domination parmi d'autres, alors c'est une tâche primordiale pour ceux qui savent encore ce que parler veut dire de mettre méthodiquement en lumière cette machine à abêtir.
(V.Klemperer)

« All things truly wicked start from innocence ».
(E.Emingway)

La scoop le pavé nous propose son regard. « Projet : processus productif, de fabrication de marchandise, avec un contrôle a priori. »

OUI, c'est désuet. OUI, c'est aussi dangereux. Terriblement dangereux. D'un danger inavouable. D'un danger désuet.

Une anecdote devrait nous permettre de rentrer plus immédiatement dans le processus sorcier de la méthodologie de projet.

De retour d'un festival, en 2013, en voiture avec deux camarades fraîchement rencontrés, un peu nauséux, je discutais de la question de la rédaction d'un dossier de demande de soutiens à la ville de Marseille, avec le co-pilote, qui me dit (je caricature un peu pour résumer les 2h d'échange sur la question) :

« En ce moment à Marseille, c'est facile, si tu veux avoir des sous, il suffit de parler de mémoire collective, d'identité et de Méditerranée. Nous on a réécrit le dossier de notre spectacle et on a touché des tunes directe. On les a bien eu. »

Ce à quoi je réponds :

« Et alors vous avez fait quoi ? Vous avez trahis le projet écrit et fait l'idée qui était prévue à la base ?

- ah nononon, on trouvait chouette ce qu'on a écrit, du coup on a fait ça.
- Mais c'était pas votre désir initial, si ?
- Ben non, mais on aimait vraiment la nouvelle direction qu'on a prise... »

Sans doute un impératif vital : sans plaisir on ne peut pas mener à bien un ouvrage. Comprendons ici que l'humain cherche toujours, en s'adaptant, à trouver son plaisir dans ce qu'il crée.

Désormais, nul n'est à l'abri de son propre plaisir.

Nous ne parlerons pas dans la suite de cet exposé du projet comme façon de penser l'avenir, synonyme de projection. La question de la méthodologie de projet est celle d'une technique de management développé dans les années 60-70, venant des États-Unis, et issu d'une pensée psychologique et stratégique du néo-libéralisme fleurissant de cette époque. Ses caractéristiques fondamentales sont :

- le contrôle a-priori, qui consiste à faire passer une sélection, liée à un ensemble de critères souvent sous-entendus
- la mise en concurrence de pairs, dans la mesure où chaque personne répondant à un appel à projet le fait en compétition avec d'autres personnes du même rang hiérarchique qu'elle.
- l'absence d'ordre direct émanant d'un supérieur, redistribué en critères de sélection en apparence facultatif
- l'implication du porteur de projet dans sa définition ET dans son issue (réussite ou échec)
- la définition préalable de tout action en vue d'une validation également préalable à toute action.

« Contrôle a-priori » sous-entend qu'il y a un processus de sélection. La sélection est toujours la sélection du conforme. Conforme à un critère, même si ce critère était la non-conformité, on sélectionnerait la non-conformité conformément aux critères de sélections.

Pour Albert Jacquard, le conforme est un handicap majeur pour l'évolution. Il réduit les solutions possibles en cas de situation critique. La sélection produit donc une diminution des chances de résolution des problèmes nouveaux. Cet aspect, même si il semble inoffensif à court-terme, pourrait porter un préjudice immense à l'Humanité Patriarkkkapitaliste.

L'anecdote que je rapporte au précédent paragraphe nous permet de saisir dans le vivant que la puissance du Démon-de-la-Méthodologie-de-Projet réside toute entière dans cette capacité à recomposer, à plier l'intention des humains qui se soumettent à sa mécanique. Le pouvoir corrupteur, la ruse fondamentale du Patriarkkkapitalisme est d'exploiter notre propre enthousiasme, et de le « retourner contre nous ». Parfois même, alors que nous pensons lutter contre lui, nous sommes à son service et nous participons à son épanouissement. Nous devenons en quelques sortes ce que nous aspirons à détruire.

Son aspect véritablement démoniaque se révèle ici : le si mal nommé Néo-Libéralisme nous transforme progressivement en notre propre ennemi.

Pour être bien clair, cette idée de corruption doit, à mon avis, être affirmée du côté de l'entité-mot « Projet » en tant qu'être autonome, animé de sa propre intentionnalité et capable d'agir sur l'ensemble de ses acteurs humains, qu'ils soient du côté des dominés ou du côté des dominants. C'est le démon-de-la-méthodologie-de-projet lui-même qui est corrupteur, pas ses agents. C'est l'idée même de magouille, que ce soit du côté de ceux qui lancent l'appel ou de ceux qui y répondent, qui génère la posture de réalisation de l'emprise sorcière du « Projet ». Les porteurs de projets cherchant à tirer le meilleur parti de la situation et étant convaincu d'être parvenu à enfumer, arnaquer les sélectionneurs en leur racontant ce qu'ils voulaient entendre sans se laisser eux-mêmes prendre à ce jeu. Cette posture, être convaincu d'avoir réussi à exploiter au mieux une situation au détriment d'une autre partie, est au cœur même des interactions permettant au Patriarkkkapitalisme de prospérer et de s'alimenter. Il serait presque possible de sous-entendre que sans cette tendance de l'être humain, le système entier s'effondrerait de lui-même. Ce va-et-vient de la corruptibilité constitue le socle opératoire du démon-de-la-méthodologie-de-projet.

La lecture des éléments qui vont suivre devrait être faite en considérant le démon-de-la-méthodologie-de-projet comme une créature dont l'existence est réelle, tangible, certes non charnelle, donc différente de celle d'un être humain. Un peu à la manière d'une multinationale, ou d'une SARL, dont le statut juridique de *personne morale* leur donne une existence, des droits et des devoirs, une entité-mot peut être considérée comme existante dans la réalité en tant que fiction-conceptuelle. Une fois ce prémisses adopté, l'aspect sorcier du processus sort du métaphorique pour devenir saisissable, et nous pouvons commencer à faire prise au delà de l'intellectuel.

Partons donc du principe que le démon-de-la-méthodologie-de-projet est réellement une entité chamanique, un démon ou une créature fantomatique.

Si l'entité-mot « Projet » est donc une des *divinités mineures* les plus puissantes du panthéon néolibéral, aussi, il est juste de la traiter avec un égare particulier.

Avec tremblement et les mains moites.

C'est cette divinité mineure qui a pour mission secrète de coloniser les êtres humains pour implanter en eux les graines du consentement et de l'obéissance.

Le Démon-de-la-Méthodologie-de-Projet a pris possession de nous si profondément qu'il fait parti de notre identité. De fait, ce n'est plus de décolonisation dont nous avons besoin, c'est d'exorcisme.

Victor Klemperer écrivait dans LTI, la langue du troisième Reich :

Lorsque au yeux des juifs orthodoxes, un ustensile de cuisine est devenu culturellement impur, ils le nettoient en l'enfouissant dans la terre. On devrait mettre beaucoup de mots en usage chez les nazis, pour longtemps, et certains pour toujours, dans la fosse commune.¹

Nous inspirant de cet avertissement, nous avons décidé collectivement (mes complices kleptomanciens² et moi-même) de remplacer l'entité-mot « Projet » par *initiative, rêve, envie, création, œuvre, démarche*. Espérant que l'on pouvait « réparer le monde comme on change trois lignes de code informatique », nous avons « hacké la langue ».

Ça n'a pas changé grand chose sur un plan collectif. Pourtant dans nos interactions, en posant un Tabou sur ce mot, nos interlocuteurs doivent faire preuve de créativité, rappeler leur attention et sortir de l'automatisme. En d'autres termes, le Tabou réactive la capacité de penser. C'est déjà pas mal.

Cependant, c'est la méthodologie à laquelle on se prête qui opère sa corruption, et pas simplement son nom. C'est pourquoi le Tabou est loin d'être suffisant comme technique de lutte.

Dans le but de fourbir d'autres armes, il me semble utile de formuler deux questions :

Comment le démon du projet prend possession du monde et comment fait-il prise sur l'être humain sans même qu'il puisse s'en rendre compte ?

Nous allons jeter un œil à deux approches sorcières, l'une militante et l'autre psychologique : d'un côté les Bretons des champs de batailles de la Culture, de l'autre les Chinois de la guerre de Corée. Pour commencer, voyons ce que quelques théologiens, venant de différentes confessions, ont bien voulu nous révéler jusqu'à présent.

1 op.cit. Page 41.

2 La kleptomancie (du grec kleptes et manteia) est simultanément la discipline qui a trait à tout ce qui est lié à la magie du vol (délinquance et lévitation), et l'art de diviner les choses dissimulées.

La Scoop Le Pavé a réalisé un long travail de synthèse sur la question du projet : « leur projet : tuer le désir / notre désir : tuer le projet ».

Outil de coercition cachée, la méthodologie de projet permet serte de court-circuiter l'ordre hiérarchique, la demande émanant d'un supérieur, en le camouflant en processus créatif individuel avec mise en concurrence des pairs pour des ressources limitées.

Comme on va essayer de le voir, le démon du Projet est plus que ça.

Voici leur point de vue, rassemblé en différents extraits tirés du Cahier N°1 du Pavé.

« L'idéologie du projet est tellement chargée positivement qu'il est très agressif pour de nombreux professionnels qui y sont soumis, de gré ou de force, de la remettre en cause, et a fortiori de la combattre. Pire encore, elle est tellement positive qu'elle s'est étendue bien au-delà de la sphère professionnelle jusque dans nos activités militantes, bénévoles ou privées.

De toute évidence l'entité-mot « projet » a effectivement colonisée l'ensemble de la vie d'un humain du Patriarkkkapitalisme.

La méthodologie de projet a donc consisté à importer dans la société le fonctionnement de l'entreprise. C'est-à-dire à orienter toute activité humaine vers la production d'un résultat quantifiable.

L'argument premier qui survient face à toute forme de critique de la méthodologie de projet est « comment pourrait-on faire autrement », elle apparaît comme la seule forme d'organisation rationnelle de l'action.

Ceux qui ont introduit la méthodologie de projet dans le monde éducatif, social, culturel, portent une responsabilité importante, parce qu'ils n'ont pas simplement importé une méthode sans se demander d'où elle venait, ils ont introduit l'entropie de ce secteur c'est-à-dire sa dépolitisation complète, sa transformation en un monde de marchandises, sa privatisation. Ils ont décrété la mort de l'éducation populaire. Alors oui, nous pensons qu'il faut refuser de travailler par projet. Ce qui ne veut évidemment pas dire qu'il ne faut pas planifier son action ni prévoir ce que l'on veut faire ni essayer de réussir ce qu'on va faire ni vouloir être efficace. Qu'on arrête de nous prendre pour des imbéciles. C'est cette méthode qui est imbécile. Imbécile parce qu'elle empêche de penser. Imbécile parce que seul l'inconnu est instituant.

Frank Lepage, dans sa conférence gesticulée Inculture 1, l'éducation populaire, monsieur, ils n'en ont pas voulu, reprend la réflexion extraite du travail de Luc Boltansky et Ève Chiapello « Le nouvel esprit du capitalisme ». Les deux auteurs analysent un phénomène perceptible par la transformation des manuels de management entre les années 60 et les années 90. Durant cette période, la disparition quasi totale du mot « hiérarchie » y est compensée par la survenue surprenante d'un nouveau terme : « Projet ».

Puisque le management ne vise pas en premier lieu le bien-être des salariés, mais bien l'accroissement de la productivité, l'augmentation de la rentabilité économique de l'entreprise, c'est bien que le projet tente de servir cet objectif.

Alors comment cela fonctionne-t-il ? Il s'agit, avec la mise en place de la gestion par projet, « d'investir les travailleurs », de « responsabiliser les acteurs », de faire « participer les salariés à la réussite de l'entreprise » et pour se faire, de faire appel à leur capacité d'adaptation et leur autonomie.

La promesse est alléchante, elle porte tous les signes extérieurs de positivité, d'amélioration, d'humanisation.

Évidemment dans les faits, il est peu de travailleurs qui observent un mieux-être dans leur travail ou qui ont réellement le sentiment que les décisions leur appartiennent plus, pourtant il leur arrive même de définir leurs propres objectifs de travail et de participer à leur évaluation... et c'est certainement ici que l'organisation de l'action en projet tire le plus de sa force : en procédant ainsi, on peut parfois gagner du temps et de l'argent en allégeant le travail des « concepteurs » mais c'est surtout l'adhésion des travailleurs qui est recherchée...

L'adhésion est évidemment une idée clé, notamment dans la pratique de la suggestion hypnotique. Il n'y a pas besoin que les individus croient en une idée pour qu'ils se mettent à subir un système suggestif. La pratique de l'hypnose nous prouve qu'il suffit de « se prêter au jeu ». Et c'est exactement la situation que génère la méthodologie de projet. Personne *n'y croit* ou *n'y croit pas*, puisque personne n'interroge le « projet » en terme de croyance. Les gens qui subissent le « projet » se prêtent juste à sa méthode. Cet acte simple d'adhésion non-consciente est suffisant pour lui permettre d'opérer à des niveaux identitaires très profonds, comme nous le verrons plus loin.

Il me faudra développer plus amplement les liens techniques étroits entre suggestion hypnotique et méthodologie de projet.

Continuons à observer d'après les rédacteurs du Cahier n°1 du Pavé les avantages hiérarchiques discrets du management par « projet ».

L'autonomie dont on nous parle n'est pas politique ou collective, émancipatrice ou libertaire, il s'agit de l'autonomie de l'individu libéral consommateur.

Quand c'est le travailleur qui a défini ses propres objectifs et qui participe à l'évaluation de l'action, comment et auprès de qui peut-il se plaindre ?

La chose est problématique à deux titres, d'une part les organisations du travail par projets consistent à isoler les travailleurs entre eux réduisant d'autant les possibilités d'organisation collective, d'autre part elles visent à cacher un potentiel donneur d'ordre, un patron, un système... contre lequel on ne saurait se battre faute de pouvoir le reconnaître. Le stade ultime atteint par la logique projet / autonomie / auto-évaluation, c'est quand les travailleurs prennent sur eux les raisons de « leur échec ».

Cependant, quelque chose de sournois se déploie en parallèle.

Le projet est pervers, parce qu'il s'inscrit dans un paradigme qui ne serait ni autoritaire, ni hiérarchique, ni descendant. En cela, il séduit bien la fibre individualiste démocratique libérale de notre temps, c'est certainement une des raisons pour laquelle il est si difficile d'en faire la critique et que nous considérons comme du ressort de l'éducation populaire d'en faire le dévoilement puisque le terme est si séduisant.

Le mot « pervers » mériterait d'être entendu dans sa définition psychopathologique : Lacan distingue clairement ce système des mécanismes de la névrose et de la psychose. Pour lui, la perversion est la structure complète que déploie un individu pour protéger quelque chose de son intégrité identitaire : la jouissance. Au delà d'un aspect sexuel qui est finalement très périphérique dans la pensée théorique de Lacan, la perversion touche toujours à la question du Désir et à sa préservation.

On retrouve dans son étymologie latine le sens qui nous importe ici : *Il est issu du verbe « pervertir », qui signifie littéralement « détourner », d'après l'étymologie latine pervertere : « mettre sens dessus dessous » et globalement « action de détourner quelque chose de sa vraie*

nature » (source wikipedia).

La puissance du pervers chez Lacan réside justement dans sa capacité à détourner l'autre de son désir.

Ce qu'il faut avoir en tête, c'est la dimension immanente de ce que nous critiquons. Tant que le projet descendait, tant qu'il était le projet d'un autre, du chef, de la hiérarchie, de l'institution, les choses étaient tout autrement, on le voyait venir. Si le projet pouvait se dire d'un autre, pouvait se dire « ordre », « injonction » alors on pouvait lutter contre. Or c'est bien en cela que le projet est pervers, en cela qu'on ne dit plus projet que quand il émane de l'acteur; il est pervers parce que nous adhérons au moins en partie, parce que souvent il vient aussi de nous.

Ainsi le projet est devenu la meilleure manière de faire intégrer une norme, en cela il donne l'illusion que c'est nous qui nous donnons notre propre norme. »

Je vais poser l'hypothèse, à la suite de ces extraits, qu'il y a fort à parier que l'épidémie de « burn-out » que connaît le monde de l'entreprise depuis une vingtaine ou une trentaine d'années – même si reconnaître l'épuisement professionnel comme maladie, c'est déplacer le problème du côté de la santé – est **directement** liée à l'instauration systématique de la méthodologie de projet au sein des organisations. Le drainage du désir n'est pas sans conséquence sur l'humain et correspond pour les sociétés traditionnelles chamaniques un des maux les plus dangereux. Les chamanes l'appellent la perte de l'âme.

La question qui me préoccupe n'est cependant pas les conséquences sanitaires de l'avènement de cette entité-mot sur le monde. Bien que le problème soit gigantesque.

La problématique centrale de l'avènement du démon du Projet, c'est son action en terme d'idéologie. Comme le soulignent les Bretons de la Scoop le Pavé : *Ainsi le projet est devenu la meilleure manière de faire intégrer une norme, en cela il donne l'illusion que c'est nous qui nous donnons notre propre norme.*

J'affirme que la Méthodologie de Projet, outre les avantages en terme de gestion humaine, de coercition et d'écrasement de l'imagination même de toute résistance possible, est également un outil de propagande inavoué. La Méthodologie de Projet est une technicité permettant un endoctrinement idéologique massif au service de la pensée néo-libérale.

Il faut se référer aux découvertes réalisées par des psychologues Américains après la guerre de Corée pour étayer cette piste.

Dans son livre « Influence et manipulation », Robert Cialdini nous renseigne à leur propos, au chapitre justement intitulé « Engagement et cohérence, les démons de l'esprit ».³ Je me permets de citer l'ensemble du passage, parce que l'analyse est particulièrement édifiante en ce qui nous concerne, 50 ans plus tard.

Pendant la guerre de Corée, beaucoup de soldats américains se trouvèrent retenus dans des camps de prisonniers dirigés par les communistes chinois. Dès le début de la guerre, on s'aperçut que les chinois traitaient leurs prisonniers tout autrement que leurs alliés nord-coréens, qui recouraient aux brutalités et aux sévices pour briser la volonté des captifs. Extrêmement soucieux d'éviter jusqu'à l'apparence de violence, les chinois entreprirent, selon leurs propres termes, une politique de douceur, qui était en fait une très subtile, et très délibérée, agression psychologique sur la personne de leurs prisonniers. Après la guerre, les psychologues américains interrogèrent longuement les prisonniers rapatriés pour établir ce qui s'était passé. Une enquête approfondie fut menée, en raison notamment des effets déstabilisants de certains aspects de la méthode des chinois. Ainsi, les Chinois réussissaient très bien à pousser les Américains à se dénoncer les uns les autres, ce qui offrait un contraste frappant avec le comportement des prisonniers américains pendant la Deuxième Guerre mondiale. (...) Et de ce fait, presque tous les prisonniers américains dans les

3 Robert Cialdini, Influence et manipulation, Pocket, Paris, 2014. Pages 106 et suivantes.

camps chinois semblent avoir collaborés avec l'ennemi d'une façon ou d'une autre.

L'examen de la méthode utilisée dans les camps de prisonniers chinois montre que celle-ci reposait en grande partie sur la pression de l'engagement et de la cohérence pour obtenir la soumission des prisonniers. Naturellement, la première difficulté était de s'assurer une collaboration, si infime soit-elle, de la part des Américains. Ces hommes étaient entraînés à ne livrer que leur nom, leur grade et leur matricule. En dehors des violences physiques, comment pouvait-on espérer les amener à donner des informations d'ordre militaire, à dénoncer leur camarades, ou à renier publiquement leur pays ? La réponse des chinois était simple : petit à petit. Ainsi, les prisonniers étaient fréquemment priés de faire des déclarations anti-américaines ou pro-communistes, mais si légèrement que cela ne semblait pas tirer à conséquence (« Tout n'est pas parfait aux États-Unis » « Dans un pays communiste, il n'y a pas de problème de chômage »). Mais après s'être soumis à ces exigences assez modestes, les hommes étaient poussés à en accepter d'autres du même genre, mais un peu plus fortes.

Un homme qui venait d'accorder à son interrogateur que tout n'était pas parfait aux états-unis se voyait demander d'indiquer les choses qui n'allaient pas aux états-unis. Quand il s'était expliqué, on lui demandait d'écrire la liste de ces « problèmes » et de la signer. Ensuite, on pouvait par exemple lui demander de lire cette liste au cours d'une réunion avec d'autres prisonniers. « C'est bien ce que vous pensez, n'est-ce pas ? » Un peu plus tard, on lui demanderait d'exposer par écrit et en détail tous les problèmes qu'il avait reconnus.

Les chinois pouvaient alors utiliser son nom et son texte au cours d'une émission de propagande diffusée, non seulement dans tout le camp, mais aussi dans d'autres camps de prisonniers en Corée du Nord ainsi que devant les troupes américaines de Corée du sud. Le prisonnier se retrouvait soudain collaborateur, il avait prêté son concours à la propagande de l'ennemi. Sachant qu'il n'avait pas écrit ce texte directement sous la menace, bien souvent, le prisonnier se voyait sous un nouveau jour, concordant avec ses actes et avec l'étiquette de « collaborateur » qu'on venait de lui apposer ; et c'est pourquoi il finissait par collaborer activement.

La tactique consistant à commencer par une petite requête afin d'ouvrir la voie à d'autres requêtes est bien connue : c'est la technique du pied dans la porte. Son efficacité a été reconnue dans les années 1960 quand les psychologues Jonathan Freedman et Scott Fraser publièrent des résultats étonnants.

La leçon à tirer des découvertes de Freedman et Fraser est donc d'y réfléchir à deux fois avant d'accepter de se prêter à des actions, même minimes.

Cela m'inquiète à tel point que je refuse presque toujours de signer les pétitions, même pour les causes que je défends. Ma signature a le pouvoir d'influencer, non seulement mon comportement futur, mais aussi l'idée que je me fais de moi-même, de façon peut-être non désirée. Et lorsqu'on a modifié cette image de l'individu de la façon voulue, celui-ci se conforme tout naturellement à ce que vous lui demandez dans la ligne de son nouveau personnage.

Au delà d'obtenir la collaboration à court terme des prisonniers et une plus ample soumission, la partie la plus intéressante de la méthode d'engagement des chinois est la suivante :

Et les chinois avaient réussi à ouvrir des brèches du même ordre dans les convictions politiques de ces hommes.

« Beaucoup d'entre eux exprimaient leur antipathie à l'égard des communistes chinois, mais en même temps pensaient que ceux-ci avaient fait du bon travail en chine. » D'autres déclaraient « Le communisme, ça ne marcherait pas en Amérique, mais je pense que c'est une bonne chose en Asie. »

Le véritable but des chinois était de modifier, au moins pour un temps, les cœurs et les esprits de leurs prisonniers. Si nous mesurons leur réussite en termes de « désertion, déloyauté, démoralisation, retournement d'attitude et d'opinion, atteinte à la discipline et à l'esprit de corps », le Dr Segal conclut que leurs efforts ont été couronnés de succès. La manipulation de l'engagement a donc très bien servi l'agression menée par les chinois sur les esprits. C'est pourquoi il nous sera utile d'examiner de plus près leurs tactiques.

L'acte magique

*Quelqu'un qui s'efforce de découvrir la personnalité d'un homme observe ce qu'il fait. Ce que les Chinois ont découvert, c'est que **l'homme lui-même utilise les mêmes indices pour connaître sa propre personnalité**. Son comportement lui révèle beaucoup de choses sur lui-même ; c'est pour lui la première source d'information sur ses propres opinions et ses propres valeurs. Comprenant parfaitement cet important principe d'auto-observation, les Chinois ont organisé les camps de prisonniers de sorte que les prisonniers agissent continûment de la façon désirée. Avant longtemps, ces actions amèneraient leurs auteurs à adopter une nouvelle vision d'eux-mêmes, dans la ligne de leur propre comportement.*

Voyez l'effet à double détente produit sur un prisonnier qui a écrit un texte pro-chinois ou anti-américain. Ce texte sert à la fois à lui rappeler par la suite ses propres actes, et à persuader son entourage que la déclaration représente ses véritables convictions. Et comme nous le verrons dans le chapitre 4, ce que croit notre entourage a une importance énorme, car cela détermine ce que nous croirons à notre tour.

En Corée, on utilisait divers procédés pour amener, sans coercition directe, les prisonniers à écrire ce que les chinois voulaient qu'ils écrivent. Ainsi, les chinois savaient que leurs prisonniers tenaient à faire savoir à leur familles qu'ils étaient vivants. En même temps, les soldats savaient que leurs geôliers censuraient le courrier et que seules certaines lettres arrivaient à franchir le barrage. Pour être sûrs que leurs lettres soient expédiées, certains prisonniers commencèrent à inclure dans leurs messages des appels à la paix, des assurances qu'ils étaient bien traités, et des déclarations favorables au communisme. Ils espéraient que les chinois voudraient que leurs lettres soient lues, et donc, les feraient partir. Naturellement, les chinois étaient ravis de coopérer car ces lettres servaient leurs intérêts au mieux. D'abord, leur propagande internationale ne pouvait rêver mieux que ces opinions pro-communistes professées par des soldats américains. Ensuite, du point de vue de l'endoctrinement des prisonniers, ils avaient, sans recourir le moins du monde à la violence physique, amené de nombreux soldats à soutenir publiquement la cause chinoise.

Une méthode similaire comportait des concours de textes politiques qui étaient régulièrement organisés dans le camp. Les prix offerts aux vainqueurs étaient invariablement minimes – quelques cigarettes ou quelques fruits – mais ces marchandises étaient assez rares pour que les hommes soient intéressés par le concours. En général, le texte qui remportait le prix était celui qui prenait une position nettement pro-communiste... mais pas toujours. Les chinois étaient assez avisés pour se rendre compte que la plupart des prisonniers ne participeraient pas à un concours qu'ils ne pouvaient gagner qu'en écrivant un tract communiste.

(...) C'est pourquoi, de temps à autre, le prix couronnait un texte qui soutenait de façon générale les États-Unis tout en faisant une ou deux concessions à la position chinoise. Les effets de cette stratégie furent très satisfaisants. Les hommes continuèrent à participer volontairement aux concours parce qu'ils voyaient qu'on pouvait gagner avec un texte défendant la position de leur pays. Mais sans même s'en rendre compte, ils commencèrent à gauchir légèrement leurs textes pour les rendre un peu plus favorables au communisme, afin d'accroître leurs chances de gagner.

Il semble probable que les équipes psychologues sociaux qui ont révélé les méthodes des chinois dans les camps en Corée aient fréquenté (ou participé eux mêmes) les cercles de réflexions autour

des techniques de management modernes des années cinquante et soixante. La divulgation des pratiques chinoise semblent donc imbriquées au moins chronologiquement avec le développement de la méthodologie de projet.

On peut s'amuser à relire ces extraits en remplaçant par exemple interrogateur chinois par « jury de sélection » ou « n+1 », et prisonnier américain par « artistes » ou « collaborateurs »...

Le démon du Projet apparaît alors comme une procédure d'engagement, un endoctrinement indirect, automatique, par besoin de cohérence identitaire.

Maintenant, observons les nuances qui existent entre la pratique communiste de l'engagement et celle du Patriarkkkapitalisme.

Le démon du projet nous incite avant tout à savoir ce qu'on va faire, puis à nous engager par une déclaration d'intention. On sait bien que c'est impossible alors on utilise des *mots vides*, pour être sûr de ne pas trop se commettre. Ces mots vides qui ne le sont pas tant que ça, on les nommera concepts opérationnels. En d'autres termes, puisqu'il est impossible d'être en mesure d'affirmer avec certitude l'aboutissement d'un « projet », l'enjeu d'un « porteur de projet » est de noyer le poisson en donnant à entendre aux sélectionneurs, et autres supérieurs, ce qu'ils ont besoin d'entendre pour confier la réalisation de ce qu'ils souhaitent au porteur. La mise en concurrence verrouille l'utilisation de certains mots plutôt que d'autres. Le « porteur de projet » va employer les termes qui conviennent, ceux, compétitifs, qu'il sait plaire et correspondre au cahier des charges implicite. Les mots les plus flous possibles, de façon à ne pas être remis en cause après réalisation par une éventuelle relecture du « projet » devenu contrat.

Et c'est cette opération, maigre tentative de protection, qui nous piège dans une **capture infernale**.

Les concepts opérationnels, comme leur nom le sous entend, sont en fait de puissants levier d'action indirecte, action par connotation, pourrait on dire. Leur sens explicite est faible, et semble inoffensif ; en revanche, leur sens implicite, structurel, conduit dans des couloirs de réflexions et de comportements sans échappatoires.

Les mots « territoire », « participation », « identité collective », « citoyenneté » qui étaient par exemple à la mode dans les années 2010, dans le monde culturel institutionnel, ont façonnés indépendamment du désir réel des artistes une décennie de comportements artistiques conditionnés. L'horreur de la situation étant que les artistes eux-mêmes, loin de critiquer leur mise au piège, y trouvaient plaisir et épanouissement. En un mot : enthousiasme.

Ce braquage discret existe évidemment dans tous les domaines de la vie professionnelle et privée :

Projet de vacances, de réinsertion, Projet de vie.

Le processus est totalement non-conscient, parfaitement impossible à observer et complètement irrépressible dès lors qu'on accepte de s'y prêter. Dans la mesure où il touche à la sphère identitaire et en permet la redéfinition involontaire, dans la mesure également où l'opération se fait au détriment de l'individu victime et au bénéfice d'un tiers, la Méthodologie de Projet ne relève pas seulement du management. La pratique répondant à ces critères le plus strictement se trouve dans les logiques de la Sorcellerie et du Chamanisme et s'appelle le **rapt de l'âme**.

La définition qu'en donne de Tobie Nathan est simple, elle touche à la question de l'emprise : « ralliement et assujettissement d'un individu à un gourou, une secte, etc. »

Lorsqu'il y a « rapt de l'âme », on peut faire faire n'importe quoi à un adepte, on lui fera dire qu'il adhère librement à ses nouvelles convictions. — (Arnaud Esquerre, La manipulation mentale : Sociologie des sectes en France, Fayard, 2009, page 236)

On peut également penser le *rapt de l'âme* dans une acception plus directe et sorcière, à savoir

qu'une partie de l'âme a réellement été dérobée par une entité. Ici, l'entité-institution à laquelle se soumet le porteur de projet.

Pour la théorie sorcière du Patriarkkkapitalisme, le Projet est donc un des émissaires permettant à l'Entité-Institution de se nourrir de l'incarnation humaine pour prospérer. C'est plus radicalement un des émissaires qui génère la matière permettant à l'Entité-Institution de se pérenniser. **Un agent de domestication de l'être humain.** Comme l'être humain a domestiqué les animaux, les entités-institutions domestiquent l'humain.

Remplir des dossiers, des formulaires engendre une perte de temps de vie considérable. S'ajoute à cette perte sèche le fait que le contrôle de l'Agenda, c'est à dire des stratégies d'organisation des temporalités, est considéré par le milieu scientifique (sources à retrouver) comme permettant le contrôle des contenus produits.

Le temps devient un des aspects de la vie humaine que le démon du Projet va absorber en premier.

Comme on l'a lu dans la synthèse montée par les Bretons, cette émotion sera remplacée par d'autres : anxiété, inquiétude, angoisse, incertitude, insécurité... Avec leurs effets néfastes connus sur la santé physique et psychique.

Si on regarde les choses sous un angle sorcier, on assiste à un sacrifice d'attention, d'effort, d'émotions, de réflexions, de temps de vie.

Ce phénomène doit être défini comme un véritable sacrifice humain.

Face à cette structure sorcière, sa positivité, son travail sous-terrain indétectable, face à sa violence invisible, face aux effets évolutifs de ce processus à l'échelle gigantesque à laquelle il se produit, l'humanité doit mettre en œuvre une stratégie de défense.

Et puisqu'il ne s'agit pas d'un simple mécanisme de propagande idéologique ou d'un outil de coercition managérial, mais des deux à la fois, ET que les effets corrupteurs du démon sont INCONCEVABLES pour les groupes humains qui en sont victimes et qui en deviennent les véhicules. La dénonciation ne suffit pas, la compréhension n'en protège pas.

Le tableau brossé dans les pages précédentes est noir, probablement dérangeant, peut être décourageant. Je plaide pour que les métaphores qui y sont développées soient prises à la lettre et dans tous les sens.

L'angle suivant lequel nous observons une réalité peut donner des pouvoirs d'action supplémentaires ou nous en priver. L'enjeu de ce texte est explicitement d'éclairer une facette inhabituelle d'un système dont nous sommes des éléments.

Il est urgent d'inventer une méthode fiable, transmissible et implicite de protection ou de lutte.

Nul n'est suffisamment armé pour résister à la corruption, pas même la plus humble des créatures.

À la lumière de ce fonctionnement magique, il semble que la méthode la plus adaptée soit un ensorcellement de même puissance, qui fasse office de contre-sort de même ampleur.

Cependant quels sont nos moyens de communication pour le mettre en place, comment mobiliser nos ressources d'énergie pour arriver à l'échelle mondiale du Patriarkkkapitalisme ?

Cet essai s'ouvre aussi sur des questions d'ordre magique :

Comment cesser d'alimenter les Entités, comment ne plus leur offrir notre incarnation en pâture ?

Que nous proposent déjà comme mécanisme de protection, de lutte ou de guérison, les sociétés traditionnelles, la sorcellerie, les logiques de la pensée magique ?

Quelles prières, quelles cérémonies, quels artefacts sont à redimensionner, à inventer, à décliner pour parvenir à adapter ces méthodes à notre cosmologie ?

Les traditions chamaniques nous renseignent.

La mythologie grecque nous a transmis le motif de la descente aux enfers, et on retrouve dans

l'alchimie l'idée de l'oeuvre au noir. Ces structures semble métaphoriser des procédés thérapeutiques similaires.

Pourrons-nous en tirer des indices utilisables pour façonner des pratiques de protection, de lutte ou de guérison opérantes, face à la forme contemporaine néo-libérale du rapt de l'âme qu'est le « Projet » ?

La méthode traditionnelle de lutte contre le rapt de l'âme... c'est le recouvrement d'âme...

Un truc d'huissier, non ?

*Après une bataille, le prophète déclara :
« Nous sommes revenus du petit Djihad pour passer au grand Djihad. » Quand on lui demanda :
« Qu'est ce que le grand Djihad ? » Il répondit : « C'est le combat contre soi-même ».
(Habibi, Kreg Thomson)*